



# S E R M O N

TRENTE-NEUVIÈSME.

COL. III. VERS. XII. XIII.

*Verf. XII. Reueſtez donc, comme éleus de Dieu, ſaints, & bien aimez, les entrailles de miſericorde, la benignité, l'humilité, la douceur, la patience ;*

*XIII. Supportans l'un l'autre, & pardonnans les uns aux autres, ſi l'un a querelle contre l'autre : comme Chriſt vous a pardonné, vous auſſi faites le ſemblable.*



**Q**UERS FRÈRES; Ce que le ſacrement de la ſainte Cene du Seigneur requiert de nous & qu'il fait & produit en nous, quand nous le prenons legitime-ment, eſt cela meſme que l'Apôtre nous commande en ce texte, & à quoi il nous forme par cette ſienne parole. Il veut

que nous soyons misericordieux, benins, humbles, debonnaires, patiens, & faciles à pardonner les vns aux autres. Et la fin, & l'effet du sacrement est de nous rendre tels. Car il nous communique le Seigneur Iesus Christ, non pour faire entrer la substance de son corps dans le nostre, ni pour faire toucher sa chair à nos bouches & à nos estomacs, (ce qui est & prodigieux & impossible, & de plus encore inutile & superflu) mais bien pour nous transformer en son image, & nous rendre semblables à lui, c'est à dire humbles, doux, patiens, benins, & misericordieux comme lui, formant ces diuines vertus en nous par l'efficace de sa mort, celebrée en ce mistere. En quoi vous voyez vne notable difference entre la viande celeste, que nous receuons en ce sacrement, & la terrienne, que nous prenons tous les iours. Car au lieu que celle-ci pour nourrir nos corps se change en leur nature : celle-là tout au contraire, pour viuifier nos ames, les transforme en la sienne. Ainsi puis que nous auons ce matin participé à ce precieux sacrement, nous ne scaurions mieux employer cette heure, qu'à mediter ces paroles

roles

roles de l'Apôtre, qui en contiennent, & représentent l'un des principaux effets. Considérez-les donc attentivement, mes Freres ; E pour reconnoître si nous auons véritablement communiqué au pain du ciel, examinons s'il a produit & formé dans nos cœurs l'humilité, & la benignité, & toutes les autres vertus, que l'Apôtre nous recommande en ce lieu ; & faisons estat, que sans cela, ni la grace, que le Seigneur nous a faite de nous conuier à sa table, ni la viande celeste qu'il nous y a présentée, ne nous seruira de rien ; & que bien loin de contribuer à nostre salut, elle aggrauera nostre condamnation, selon le dire de l'Apostre dans un autre lieu, que *Quiconque mange du pain du Seigneur, & boit de sa coupe indignement, mange & boit son iugement.* S. Paul, s'il vous en souüient, ayant exhorté les Colossiens en general à mortifier les membres du vieil homme, leur a particulièrement nommé, & spécifié quelques-uns de ses principaux vices : comme l'auarice, la paillardise, la malignité, la colere, & autres semblables, leur enjoignant expressement d'y renoncer. Mais par ce que ce n'est pas assez de ne

1. Cor. II.

29.

point faire le mal ; il faut de plus faire le bien ; & il ne suffit pas de s'abstenir du vice , si nous n'exerceons les actions de la vertu : Ce grand Apostre apres nous auoir defendu les conuoitises , & les pechez du vieil homme, nous commande premierement en general de vestir le nouveau , comme vous l'oüistes il y a aujourd'hui huit jours ; & puis touche nommément dás la suite de son discours quelques-vnes des principales parties de ce nouuel homme. C'est précisément dans les versets que nous auons leus, qu'il entame ce discours ; *Reuestez donc* (dit-il) *comme éleus de Dieu, saints, & bien-aimez, les entrailles de misericorde, la benignité, l'humilité, la douceur, l'esprit patiët; supportans l'un l'autre, & pardõnant les uns aux autres: si l'un a querelle contre l'autre. Cõme Christ vous a pardonné, vous aussi faites le semblable.* Il conclut cette exhortatiõ des versets precedés, & nous propose d'entrée vne raison, qui nous oblige à cette estude, tirée de l'honneur que Dieu nous a fait de nous choisir pour ses saints , & ses bien-aimez. Puis il nous commande *la compassion, la benignité l'humilité, la douceur, & la patience;* cinq vertus, qui se rapportent

portent, comme vous voyez, à la maniere, dont nous auons à nous cōduire avec que nos prochains, & particulièrement avec ceux d'entr'eux, qui souffrent du mal, ou qui nous en font. Il touche nommément en suite deux des actions de la patience, & de la benignité: l'une est de nous entre-supporter, & l'autre de nous pardonner les vns aux autres: & aïouste pour nous y inciter l'exemple que nous en a donné le Seigneur Iesus. Ainsi aurōs nous à traiter trois points en cette action, s'il plaist à nostre Seigneur: Premierement de la qualité d'élus de Dieu, saints & bien-aimés, que l'Apôtre nous dōne d'entrée, pour nous porter à nôtre deuoir; Secondement de ces cinq vertus qu'il nous recommande, & de leur exercice en ce qui regarde le support, & le pardon mutuel, que nous nous deuons les vns aux autres; & en fin en troisieme & dernier lieu, de l'exemple de Iesus Christ, qu'il nous met deuant les yeux, comme vn patron tres-accomplì, & vn tres-puissant argument de nôtre sanctification. Chers Freres, écoutez, meditez, & pratiquez bien cette diuine leçon, que le Seigneur Iesus vous a donnée ce matin dans le mystere

de la table, & qu'il vous repete maintenant par la bouche de son Apôstre.

L'Apôstre la tire de ce qu'il auoit dit en general dans les versets precedens, *que nous auons reuestu le nouuel homme, qui se renouuelle en connoissance, selon l'image de celui qui l'a creé.* De là il conclut maintenant, *Reuefiez donc les entrailles de misericorde, la benignité, l'humilité, la douceur, & la patience.* La consequence en est euidente: Car puis que nous vestons le nouuel homme en Iesus Christ, il est clair que ces vertus étant, comme elles sont, les membres, & les parties de ce nouuel homme, il est de nôtre deuoir de les vestir; & que sans elles cette nouvelle nature, qui nous fait Chrétiens, demeureroit imparfaite en nous. Remarquez bien ce raisonnement, Fideles, & en apprenez combien s'abusent ceux, qui sans ces vertus pretendent au nom, & à l'heritage des Chrétiens; s'imaginans qu'elles sont, non absolument necessaires à tous, mais seulement conuenables à ceux qui veulent estre plus parfaits, & plus excellens, que le commun des fideles. C'est vn principe posé en diuers lieux par l'Apôtre, & reconnu par toute

te l'Eglise, que nul n'est en Christ, s'il n'est nouvelle creature. Et lui mesme nous enseigne ici, que quicōque est nouvelle creature, doit reuestir la compassion, & ces autres vertus, qu'il nomme en suite. Certainement il s'ensuit donc, que quiconque ne les a pas vestuës, n'est pas nouvelle creature, ni par consequent Chrétien. Si vous voulez donc estre Chrétiens, si vous voulez aspirer au salut, que le Seigneur ne donne, qu'à ceux, qui le sont; renoncez à cette pernicieuse erreur, & embrassez avec vn ardent courage l'étude de toutes ces vertus, y trauillant incessamment iusques à ce que vous ayez euestu vos ames de leurs habitudes sentimens, & affections, & rempli vostre vie de leurs actions. C'est à quoi vous oblige encore euidentement la dignité, que vous auez, & que l'Apostre vous ramentoit en ce lieu, *d'estre les élus, les saints, & bien-amez de Dieu; Reuestez (dit-il) la compassion, & la benignité, comme élus de Dieu, saints & bien-amez.* Les Grammairiens des Ebreux, on remarqué, que le mot *comme* s'emploie en deux façons dans le langage; quelques-fois pour signifier le rapport, & la ressem-

blanche d'une chose avec une autre ; & c'est ce qu'ils appellent *le comme de similitude* ; Par exemple, quand le Seigneur dit *Soyez prudens, comme serpens, & simples comme colombes* : Quelquesfois pour signifier, que le sujet, dont nous parlons, a non la ressemblance, mais la verité de la chose, que nous lui attribuons ; & c'est ce qu'ils nomment *le comme de verité* ; comme quand saint Jean dit de nostre Seigneur Jesus Christ : *Nous avons contemplé sa gloire, voire une gloire, comme de l'Unique issu du Pere* ; il veut dire, non que Jesus Christ fust semblable au Fils unique de Dieu, mais bien qu'il l'estoit en effet, & en verité ; & que la gloire, que lui & ses compagnons auoient contemplée en lui, étoit iustement telle, que deuoit estre celle du vrai Fils de Dieu. Le *comme* de la premiere sorte compare la chose avec une autre : le *comme* de la seconde la compare avec elle mesme. Le premier est *une particule de comparaison*, & le second *de raisonnement*, comme parlent les Grammairiens. Le *comme* ici employé par l'Apostre est de la seconde, & non de la premiere sorte. Car il n'entend pas, que nous nous addônions à ces vertus,

tus,

rus, qu'il nous recommande, ainsi que font certaines autres personnes élus de Dieu: mais bien, que nous nous y addonnions, parce que nous auons cet honneur d'estre élus de Dieu. Ce *comme* nous compare non avec d'autres, mais avec nous mesmes: & vaut autāt, que si S. Paul auoit dit, *veu que, ou puisque vous estes élus de Dieu*: contenant en soi ce raisonnement: Ceux, qui ont l'honneur d'estre élus de Dieu, les saints, & les bien-amez, doiuent estre vestus d'humilité, de benignité, & de douceur. Puis donc que vous auez en Iesus-Christ l'honneur d'estre les élus, les saints, & les bien-amez de Dieu, iugez si vous n'estes pas obligez à reuestir toutes ces vertus. Nous nous seruons souuent de ce mot *comme* en ce sens dans nôtre commun langage: Par exemple, quand nous disons d'un homme de bien, *qu'il a vescu, & qu'il est mort, religieusement, cōme Chretien*: c'est a dire ainsi qu'il étoit conuenable à la qualité de Chrétien, qu'il auoit; & quand nous recommandons à un jeune homme de bon lieu, d'estre honeste en toute sa conversation, *comme nai de bonne maison, & cōme issu de pere noble & vertueux*. De ces

trois qualitez, que l'Apôtre dōne ici aux fideles, la premiere est, *qu'ils sont élus de Dieu*. L'élection de Dieu est le choix, qu'il fait selon son bon plaisir de certaines personnes pour les appeller à sa connoissance, & à la gloire de sō salut. Et ce mot *d'electiō* signifie quelquefois la resolution, qu'il a prise dans son cōseil eternal de les choisir, & les appeller, que l'Escriture nomme ailleurs *le propos arresté de Dieu*: quelquefois l'executiō de cēt arrest eternal, quand Dieu touche en temps les hōmes de son bon plaisir par l'efficace de sa parole & de sō Esprit, les cōuertissant à la foi de son Euangile, & les separant par ce moyen d'auec le reste des hommes, qui demeurent dans le miserable état de leur nature par leur impenitence, & incredulité. l'Apôtre comprend à mon auis l'vn & l'autre de ces deux sens, quand il dit ici, que nous sommes *les élus de Dieu*, c'est à dire, ceux qu'il a choisis & separez effectiuement d'auec le monde selon son propos arresté, nous appelant à soi pour le seruir selon la discipline de son Euangile. Que cette qualité nous oblige à vestir toutes les vertus, qu'il nous recommande en suite, il est euident. Car c'est là

Ephes. 1.  
11:

le

le but & la fin de son election, comme l'Apôtre nous l'apprend ailleurs, quand il dit, que *Dieu nous a élus en Christ, afin que nous soyons saints, & irrépréhensibles deuant lui en charité.* Et c'est ce que representoit autresfois Moïse à l'ancien Israël, le tipe du nouveau, l'Eternel (dit-il) *t'a surhaussé aujour d'huy* (c'est à dire, il t'a eieué au dessus des autres nations par son election) *afin que tu lui sois un peuple precieux, & que tu gardes tous ses commandemens.* D'où paroist combien est fausse la calomnie de ceux, qui accusét la doctrine de l'électiō de favoriser le vice, & l'impenitēce. Si cela étoit, que se pourroit-il dire de moins raisonnable, que le discours de l'Apôtre, qui nous allegue nôtre electiō pous nous porter à l'étude de la sainteté? Mais il en est tout autrement. que ne pretendent ces gens. Comme l'élection de Dieu est la source de la sanctification & des bonnes œuvres; aussi est ce les établir & les fonder, que de la poser & de l'enseigner. Et ceux, qui se vantent d'estre des élus de Dieu, menans cependant vne vie licentieuse & profane, se moquent de Dieu & des hommes, & periront infailliblement dans cette fausse & vaine erreur, s'ils ne

Ephes. 1. 4

Deut. 26. 18.

s'amendent. Car puis que l'élection de Dieu ne s'exécute iamais sans conuertir l'homme, & le sanctifier, & que d'autre part il n'est pas possible qu'aucun sçache s'il est élu, autrement, que par le sentiment de l'exécution réelle de son éléction: il est euident, que c'est vne temerité, & vne erreur palpable de s'imaginer, que l'on est élu, si l'on n'est vraiment conuertit à Dieu, & reuestu de pieté, & de charité. L'autre qualité, que nous donne ici l'Apôstre, est, que nous sommes *saints*. Car il n'est pas de l'opinion de Rome qui n'appelle *saints*, que ceux qu'elle a canonisez. S. Paul ne reconoit point de fideles, qui ne soient saints. Aussi sçauéz vous, que dans le symbole, l'Eglise, qui est le corps de tous les vrais Chrétiens, & non des canonizez seulement, est appelée *sainte*, & la *communiquon des saints*. En effet puis qu'il n'y a point de Chrétien, qui n'ait été baptezé en Iesus Christ, & qui n'ait receu le saint Esprit, selon le dire de l'Apôstre ailleurs, *Que si quelcun n'a point l'esprit de Christ, il n'est point à lui*. Comment peut être Chrétien, celui, qui n'est pas saint? veu que & le baptesme, & l'Esprit de Christ sanctifient tous ceux, à qui

qui ils sont véritablement communi-  
 quez? Que cette qualité de *saints* nous  
 oblige à toutes les vertus que l'Apôstre  
 nous recommande dans les versets sui-  
 uans, il est aussi clair, que le Soleil en  
 plein midi. Car la sainteté mesme, qu'est  
 elle autre chose, qu'une piété & vne cha-  
 rité exquise, accomplie de toutes les par-  
 ties, & ornée de toute vertu? Joint que par  
 la sanctification nous sommes dediez &  
 consacrez à Dieu; de sorte que desormais  
 nous ne devons disposer de nous, que  
 pour son seruice & selon sa volonté: qui  
 n'est autre, sinon que nous viuions en  
 toute pureté, honesteté, & vertu. Et c'est  
 ce que le Seigneur signifie, quand il re-  
 commande si souuent à son peuple d'es-  
 tre saint: *Vous me serez saints*, dit-il, *car ie* Leu. 11.  
*suis saint: & vous ai separez d'avec les au-* 44. & 20.  
*tres peuples pour estre miens.* La troisieme 26.  
 qualité, que nous donne ici l'Apôstre, est  
 que nous sommes les *bien aimez de Dieu*;  
 c'est à dire ceux de tous les hommes, qu'il  
 aime, & qu'il chérit le plus en son Fils Iésus  
 Christ. Puis donc que l'amour dont Dieu  
 nous honore, nous oblige à l'aimer, &  
 que nous ne pouuons manquer à cette  
 amour reciproque sans vne horrible in-

gratitude; il est euident, que ce que nous  
 sommes *les bien- aimez du Seigneur* re-  
 quiert necessairement de nous, que nous  
 nous vestions de toutes les vertus, que  
 l'Apôtre nous recommandera ci-apres:  
 Premièrement, parce que c'est vn neces-  
 saire & infallible effet de l'amour, que  
 nous portons à Dieu, de faire ce qu'il  
 nous commande, & il ne nous comman-  
 de autre chose, que l'exercice de toute  
 vertu: *Si vous m'aimez* (dit-il) *gardez*  
*mes commandemens*. Secondement, parce  
 que le vrai amour transforme celui,  
 qui aime, en l'image de la chose ai-  
 mée; de faſſon que Dieu estant la cha-  
 rité, la iustice, & la sainteté mesme, il  
 n'est pas possible, si nous l'aimons veri-  
 tablement, que nous ne nous reueſtions  
 de toutes ces diuines vertus. Ainsi voyez  
 vous, Fideles, que l'honneur, que nous  
 auons d'estre *éleus de Dieu, saints, & bien*  
 *aimez*, nous oblige tres-étroitement à  
 faire ce que l'Apôtre nous commande:  
 c'est à dire à embrasser toutes les vertus,  
 qu'il nous representera ci-apres; ce qu'il  
 exprime en vn mot, en nous disant, que  
*nous les reueſtions*; c'est à dire que nous  
 les mettions en nos cœurs, & les exer-  
 çions

Iean 14.  
 25.

cions en toute nostre vie: que nous parions nos ames de leurs habitudes, & ornions nos mœurs de leurs actions. Car c'est ce que signifie le mot de *vestir*, ici employé figurément selon le stile de l'Écriture: comme nous vous en auerisimes en l'exposition du texte precedent, où l'Apôstre nous exhortoit à *dépouiller le vieil homme, & à vestir le nouveau*. Les premières de ces vertus, qu'il nous recommande, sont les cinq qu'il nomme expressement dans ce texte, *la miséricorde, la benignité, l'humilité, la douceur, & la patience*. La miséricorde est vne bonté & tendresse d'esprit, qui nous fait ressentir les maux d'autrui, & en auoir compassion, & y prendre part, comme si nous les souffrions nous mesmes. Et l'Apôstre pour nous montrer combien ce sentiment doit estre vis, & profond en nous, veut que nous reuestions, non la miséricorde simplement, mais *les entrailles de miséricorde*: qui est vne façon de parler tirée du langage Ebreu, où l'on employe souuent le mot *d'entrailles*, pour signifier les ressentimens de la pieté, & les tendresses de la compassion: & cela non sans raison, étant

clair que la compassion touche, & émeut grandement le cœur, la principale de nos entrailles. Ce n'est pas assez, que nous logions la pitié dans nôtre visage, & dans nos yeux, en montrant au dehors les mouuemens & les apparences. Il faut, que les maux de nos prochains nous descendent dans le cœur, qu'ils atteignent le fonds de nos entrailles; qu'ils les touchent d'une véritable douleur, capable d'ébranler, & de remuer pour leur secours tout ce qui est en nôtre puissance. Car la discipline de Iesus Christ n'approuve nullement la fierté de la philosophie Stoïque; qui arrachoit la misericorde, aussi bien que toutes les autres passions, des entrailles de son Sage; comme si c'étoit une chose indigne d'un homme vertueux de ressentir du trouble & de la douleur. Qu'il remédie aux maux des autres (disoient-ils) mais qu'il ne les ressente pas. Qu'il les secoure, mais qu'il ne soit point atteint de leur passion. Premièrement ce qu'ils presupposent est faux, que ce soit tacher, ou polluer la vertu, que de la laisser toucher au sentiment de la douleur. Il n'y a rien indigne de la vraie vertu, que le vice;

ce;

ce ; or la douleur n'est pas vn vice : c'est  
 vn simple sentiment de la nature : &  
 pour estre sage , il n'est pas besoin de re-  
 noncer aux mouuemens de la nature ; il  
 suffit de les gouverner , & de les retenir  
 dans leurs bornes , & de s'en seruir avec  
 la raison. Puis cette insensibilité , qu'ils  
 posent , est vne chimere , & vne fiction  
 de leur esprit, qui ne peut auoir lieu dans  
 l'ame humaine , que Dieu a formée à la  
 douceur, & à la tendresse , plus qu'aucu-  
 ne autre creature ; comme le tesmoignent  
 les larmes , dont il n'y a que l'homme,  
 qui soit capable. Enfin ce qu'ils veulent,  
 que le sage secoure les miserables sans  
 ressentir leur mal, est & difficile, & dan-  
 gereux. Car c'est nous ôter l'vn des plus  
 vifs éguillons , qui nous poussent à assi-  
 ster les miserables ; étant clair , que rien  
 ne nous y meut plus puissamment , que  
 la compassion. Il faut ; non ( comme di-  
 soient ces gens ) remedier aux maux  
 d'autrui sans les sentir , ( ce qui est & dif-  
 ficile en nôtre nature , & inutile , quand  
 il seroit facile ) mais tout au contraire , il  
 faut les sentir , afin d'y remedier. Aussi  
 n'y a-t-il rien plus froid , ni moins secou-  
 rable , que ces pretendus insensibles.

Pour arracher la compassion de nos cœurs, ils y mettent la dureté, & l'inhumanité, qui sont infiniment plus contraires à la vraie vertu, que n'est pas la douleur & l'émotion. Renoncez donc, Freres bien-aimez, à cette fiere & inhumaine philosophie. N'ayons point de honte d'estre tendres, & sensibles aux maux de nos prochains. Tenons la compassion, non pour vne infirmité, mais pour vne vertu, à laquelle Dieu nous appelle, & par ses commandemens, & par les exemples, tant de ses Saints, que de son Fils mesme, Iesus Christ nostre Seigneur: *Soyez (dit-il) misericordieux; & vn de ses Apôtres nous exhorte à estre pleins d'une compassion mutuelle, misericordieux, & gracieux; & nôtre Saint Paul en vient jusques là, qu'il veut, que nous pleurions avec ceux, qui pleurent; comme en effet nos larmes, & nos ressentimens, quand bien nous ne pourrions faire autre chose, ne laissent pas d'apporter quelque soulagement aux affligés. Les Saints, dont il nous est parlé dans l'Ecriture, ont tous ce caractère de douceur, & d'humanité. Ils ont esté tendres, & pleins de compassion enuers tous les affligés;*

&amp;

Luc. 6. 36.

1. Petr. 3. 8.

Rom. 12.

15.

& pour n'en point alleguer d'autres exemples, vous sçavez combien les miseres des hommes touchoient, & pénétoient le cœur du Seigneur Iesus, qui pleura voyant le tombeau du Lazare, & dont il est dit, qu'il est *propre à auoir* Hebr. 5.2. & 4.15: *competemment pitié des ignorans, & errans: & detechef, qu'il a compassion de nos infirmités.* Mais outre la loi de Dieu, la nature nous demande elle-mesme ces ressentimens. Car les hommes étans nos prochains, c'est à dire, d'une mesme nature que nous, qui ne void qu'il est raisonnable, que nous soyons rouchés de leurs maux? d'autant plus, qu'il nous peut arriuer d'y tomber, & d'auoir quelque iour besoin de la compassion, & du secours, qu'ils nous demandent maintenant? Apres les mouuemens de la compassion, l'Apostre nous commande le secours, & les offices de *la benignité*; qui est vne bonté de nature, qui se plaist & s'estudie à seruir, & à obliger vn chacun, & à n'incommoder, ni desobliger personne; qui tend promptement ses mains secourables à l'affligé, & communique volon-

tiers ses biens aux necessiteux. C'est ce que le Seigneur nous commande par tout en sa parole, où il veut que nous soyons communicatifs: que nous rompions nôtre pain aux affamez, & fassions part de nos biens à ceux, qui en ont besoin. La charge d'œconomes, où de dispensateurs, qu'il nous a donnée, nous oblige à cela mesme. Car il nous a mis en main tout ce que nous possedons de biens, afin que nous les dispensions sagement, & charitablement à nos prochains. Et comme il promet des grandes benedictions, & recompenses, tant en cette vie, qu'en l'autre, à ceux qui s'acquittans fidelement de ce deuoir, auront esté benins & bien-faisans; aussi menace-il de grièves & eternelles peines tous ceux, qui y auront manqué, & les traite par tout comme des personnes, non seulement cruelles & inhumaines, mais aussi iniques & iniustes. A la misericorde, & à la benignité l'Apostre veut, que nous ajoûtions *l'humilité*; la baze, & le fondement de toutes les vertus Chrestiennes, l'ornement de l'ame fidele, la mere de la patience, la nour-

risse de la charité. Il n'y a point de dis-  
 position d'ame ni plus agreable à Dieu,  
 ni plus commode aux hommes. l'auouë  
 que l'exercice en est difficile à l'homme,  
 naturellement fier & orgueilleux. Mais  
 la lumiere de l'Euangile de Christ, & la  
 vertu de sa grace, nous rendent aisé ce  
 qui de soi-mesme est difficile. Certain-  
 ment l'orgueil de l'homme ne naist, que  
 de son ignorance. S'il se connoissoit bien,  
 il seroit humble; & auroit honte de soi-  
 mesme, au lieu des'en glorifier. Nous  
 donc qui sçauons la vanité de nostre  
 estre, la foiblesse de nos corps, la mali-  
 gnité de nos cœurs, l'ignorance & la fo-  
 lie de nos entendemens, la peruersité de  
 nos affections, l'incertitude & la misere  
 de nôtre vie le demerite de nos pe-  
 chez, & l'eternel mal-heur, dont ils sont  
 dignes; comment apres cette connois-  
 sance ne nous reuestons-nous pas tout  
 entiers d'une sincere, & profonde hu-  
 milité? comment apres ces pensées pou-  
 vons nous auoir aucune enflure d'or-  
 gueil? Si vous me dites, qu'à la verité vous  
 estiez tels de vôtre nature, mais que la  
 grace de Iesus-Christ vous a faits autres:  
 ie respons qu'en cela vous auez bié sujet

de reconnoître, & de glorifier sa bonté: mais non de vous élever. Car vous n'avez rien de bon, que vous n'avez reçu de Dieu: & si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez vous? Plus il vous a donné, & plus devez-vous vous humilier: comme entre les entes celles-là plient, & panchent le plus en bas, qui sont les plus chargées de fruits. Ainsi voyez-vous, que n'estant rien de vous mesme, & ayant reçu de Dieu tout ce que vous pouvez avoir, il est iuste, que vous soyez humble: pour ne point rapporter ici ni le commandement, que le Seigneur nous en fait en mille lieux, ni les graces, qu'il promet à l'humilité, ni le patron, qu'il nous en propose en son Fils Iesus Christ, ni en la ruine, dont il meâce les orgueilleux. En suite de l'humilité, l'Apostre loge deux de ses filles dans nos ames, assavoir *la douceur, & la patience*. La douceur est proprement ce que nous appellons *de bonnaireté*: la plus grande grace de nos mœurs: & le plus aimable ornemēt de nôtre vie. Elle reçoit chacun avec vn cœur ouuert, & vn visage agréable. Elle ne s'irrite pas aisément, & prend autant qu'il se peut, toutes choses en bon-

ne part. Elle est affable, & ne iuge pas à la rigueur. Elle retient les émotions de la colere, & malgré les occasions, qui s'en presentent, se conserue, & se maintient dans vn doux calme, sans se courroucer, qu'autant que la raison le permet, receuant aisément les excuses de ceux, qui l'ont offensée, & s'appaisant beaucoup plus volontiers, qu'elle ne s'irrite. Comme cette vertu est fort agreable à autrui ; aussi est-elle tres-commode, & tres-vtile pour nous mesmes. Car viuans avec des hommes, c'est à dire des creatures & foibles, & malignes ; sans la debonnaireté, qui addoucit toutes choses, il nous faudroit estre dans vne continuelle irritation, sans iamais auoir ni ioye, ni repos. *La patience* est la sœur germane de la debonnaireté. Elles supportent l'vne, & l'autre des choses fâcheuses sans s'aigrir ; avec cette difference seulement, que la debonnaireté s'exerce en ce qui regarde le chagrin, la sottise, & l'impertinence de ceux, avec qui nous conuersons ; la patience souffre les autres maux plus grands, comme les outrages, & les affronts, & les afflictions mesmes, qui nous sont enuoyées de

Dieu, comme les maladies & les pettes, & autres semblables. Mais pour mieux éclaircir la nature de ces deux vertus, l'Apôtre nous en recommande nommément deux actes tres-illustres, tres-necessaires au Chrétien, & tres-vtiles en toute nôtre vie : quand il aioûre, *supportans l'un l'autre, & pardonnans les uns aux autres, si l'un a querelle contre l'autre.* Le premier de ces deux actes appartient tant à la debonnaireté, qu'à la patience. Car premierement s'il y a quelque defaut soit en l'humeur, soit en la personne, soit mesme en la foi & pieté de nos freres, (pourueu que ce ne soit pas vn crime capital, qui aille à la ruine de la religion & du salut) il ne faut pas pour cela rompre avec eux, ni les rebuter, ou les contrister; mais les supporter en toute douceur, nous souuenans & du besoin, que nous auons, que l'on vse aussi d'une semblable equité, & condescendance enuers nous en beaucoup de choses, où nous ne sommes non plus parfaits, que nos freres en celles-ci; & de l'exemple du Seigneur Iesus, qui selon la prediction du Profete, *ne brisoit point le roseau cassé, ni n'esteignoit le lumignon fumant.* Puis en second lieu, si nos

pro-

Mat. 12.  
20.

prochains nous ont offensez, soit de parole, soit de fait, il ne faut pas incontinent nous porter à la vengeance, comme font les enfans du siècle, mais tâcher de les vaincre par douceur, en supportant leur iniure avec vn courage Chrétien, & genereux. L'autre acte, que l'Apôtre nous commande, & qui regarde pareillement ces deux vertus, est *de nous pardonner les vns aux autres, si l'un a querelle contre l'autre*. C'est encore plus, que ce qu'il nous demandoit, que nous nous supportions l'un l'autre. Car il se treuve des gens, qui supportent le chagrin, ou les infirmités de leur prochain, ou mesme ses offenses, soit qu'ils n'ayent pas le moyen de s'en venger, ou qu'ils n'estiment pas, qu'il leur soit expedient de le faire pour l'heure, qui cependant couvent & gardent leur ressentiment au fonds du cœur, attendant l'occasion de le faire paroistre à leur avantage. C'est pourquoy l'Apôtre ne se contente pas de nous dire, *que nous nous supportions l'un l'autre*: Il a iouë de plus, que *nous nous pardonions l'un à l'autre*: c'est à dire que nous effacions de nos ames tout le ressentiment de l'offense receuë, & en arrachions tout

desir de vengeance , remettans de bon cœur à nos prochains la faute, qu'ils ont commise contre nous: comme nous l'ordonne nôtre Seigneur , quand il dit, que son Pere nous punira irremissiblement

*Matth. 18. 35.* *si nous ne pardonnons de cœur chacun à nostre frere.* Ce deuoir s'estend vniuersellement à tous les fideles ; & a lieu en toute sorte de suiets ; comme le signifie l'Apôtre ; quand il aioûte indefiniment ; *si l'un c'est à dire vn de nous , quel qu'il soit, a querelle contre l'autre : quelle que soit l'occasion de la querelle, ou pour des paroles, ou pour des actions iniurieuses, ou à nous, ou à quelcun des nostres.* Mais parce que S. Paul n'ignoroit pas combien cette partie de la pieté Chrétienne est difficile, nôtre chair n'ayant point de passion plus forte , & plus mal-aisée à dompter, que le ressentiment des offenses, & le desir de s'en venger : pour nous ranger à cette douceur, & patience diuine , & abbatre toute la fierté de nos cœurs, il nous propose l'exemple du Seigneur Iesus , le Prince de nôtre discipline , & le patron de nostre vie ; *Comme Christ ( dit-il ) vous a pardonné , vous aussi faites le sèblable.* Il en vse encore de mesme

me dans l'Épître aux Éphésiens, où il nous *Efes. 4. 32.*  
 met en auant l'exemple de Dieu nous  
 pardonnant tous nos pechez en son Fils.  
 Quelle raison nous pouuoit alleguer  
 l'Apôtre plus puissante, que celle-ci? Car  
 Iesus Christ estant nôtre chef, & nostre  
 premier nai, à l'image duquel nous de-  
 uons estre conformes selon la predesti-  
 nation de Dieu comment serons-nous  
 ses membres, ses disciples, & ses por-  
 traits viuans, si nous n'auons rien en nous  
 de cette grande, & diuine bonté, qu'il  
 nous a fait paroistre; Quand il n'en au-  
 roit vsé qu'enuers d'autres, tousjours se-  
 rions-nous obligez à l'imiter. Mais c'est  
 à nous-mesmes, & non à d'autres seule-  
 ment, qu'il a pardonné; de fasson que  
 son exemple nous serre encore beaucoup  
 plus estroitement. Car l'inhumanité de  
 ce miserable seruiteur de la parabole *Matt. 18.*  
 Euangelique, qui apres auoir esté grati-  
 fié lui mesme par son maistre, ne voulut  
 rien remettre à son compagnon, est bien  
 plus detestable, que si son maistre n'eust  
 vsé de cette benignité, qu'enuers quel-  
 que autre, que lui. Et le Seigneur ne man-  
 que pas de lui remarquer expressément *Verf. 32.*  
 cette circonstance, *Seruiteur méchant* (lui 32.

dit-il) ie t'ay quitté toute cette dette. Ne te falloit-il pas aussi auoir pitié de ton compagnon de service, ainsi que j'auois eu pitié de toi? Iugez donc de quels enfers sera digne nostre due eté, si apres auoir éprouué nous mesmes en nos propres personnes cette admirable bonté du Seigneur Iesus nous pardonnant misericordieusement toutes nos fautes, nous auons le cœur si reuesche & si cruel, que de ne pas vouloir pardonner à nos freres? Il est nostre Maistre, & nostre Dieu; Et nous ne sommes, que ses seruiteurs, & ses esclaués; ou pour mieux dire ençore, nous estions ses ennemis, les fugitifs; & les rebelles. Et avec tout cela il n'a pas laissé de nous receuoir en grace. Nos fautes estoient infinies en nombre, & tres-grieues, & tres-criminelles; comme celles, qui commises contre Dieu meritoient des peines eternelles. Et neâtmoins cela ne l'a point empesché de nous les pardonner toutes. Pensez si apres cela nostre orgueil n'est pas de tout point insupportable, qui n'estans ni Dieux, ni Rois, ni Seigneurs, mais de povres vers de terre, & des tisons recous de l'enfer par la seule clemence de nôtre Dieu, auons bien le courage de  
refuser,

refuser, non à nos esclaves, ou à nos ser-  
 viteurs, mais à nos prochains, mais à nos  
 freres, aux domestiques, & enfans de  
 nôtre commun Maistre, le pardon, non  
 de plusieurs fautes, mais d'une ou de deux  
 seulement? non grièves, mais legeres?  
 non capitales, mais remissibles? & quel-  
 quefois mesme plustost pretendues, que  
 veritables? A quoi il faut enfin ajoûter,  
 que quant au Seigneur Iesus, nul ne le  
 prioit de nous pardonner? il n'y a eu que  
 sa seule bonté, qui l'a induit à nous faire  
 cette grace: Au lieu, que & lui, & son Pe-  
 re, & son Esprit nous exhortent, & nous  
 commandent de pardonner à nos freres;  
 & cela encore avec promesse de nous  
 rendre à jamais bien-heureux, si nous le  
 faisons, & menace de nous condamner  
 au feu eternel, si nous y manquons. Ainsi  
 voyez-vous combien cet exemple du  
 Seigneur est propre pour le dessein de  
 l'Apôtre. Mais remarquez encore en pas-  
 sant, que la cõparaison qu'il fait entre nô-  
 tre deuoir à cet égard, & la grace de Je-  
 sus-Christ enuers nous, induit euidem-  
 ment, que le pardon, que Iesus-Christ  
 nous dõne de nos pechez, est pur & sim-  
 ple, & sans reserue de ces penes, & fatie

faction temporelles, que ceux de Rome pretendent, qu'il exige des Fideles apres leur auoir remis leurs fautes. Car quant à nous, il est clair, que toutes les fois, que nôtre frere se repent de nous auoir offensez, nous lui deuons pardonner selon l'enseignement de Iesus Christ ; & celui seroit vn moqueur & vn impie, qui ne voudroit lui remettre la faute, qu'à condition, qu'il en fust puni pour quelque temps dans vn feu. Puis donc que l'Apôtre veut, que nous pardonnions à nos freres, comme Iesus Christ nous pardonne ; qui ne voit, que cette inouïe rigueur a encore beaucoup moins de lieu en la grace, que nous receuons du Seigneur, qu'en celle, que nous faisons à nos freres, en leur pardonnant, quand ils nous ont offensez ?

Voila, mes Freres bien - aimez, ce que nous auions à vous dire pour l'exposition de cette exhortation de l'Apôtre. Pleut à Dieu, que la pratique en fust aussi commune au milieu de nous, que l'intelligence en est aisée, & la iustice euidente ! Mais nous sçauons bien ce qu'il nous demande, & n'ignorons pas que c'est la volonté de nôtre Maistre, &

ne

ne pouuons nier , qu'elle ne soit tres-raisonnable ; & neantmoins nous n'en faisons rien. Il nous commande la misericorde , & la benignité. Et il n'y a rien de plus rare au milieu de nous. Elles s'y treuuent aussi peu , que dans les societez du monde. Nous n'auons la pluspart , que peu ou point de ressentiment des maux de nos prochains. Car si nous en estions touchez d'vne veritable compassion, nous les visiterions en leur maladies, nous les secourrions en leurs necessitez; nous soulagerions leurs maux. Nos larmes au moins témoigneroient la part que nous prenons en leurs déplaisirs. Au lieu que nous faisons presque tous le contraire. Nous fuions la rencontre des affligez , comme si la misere étoit vn mal contagieux: & pour colorer nôtre dureté, nous feignons qu'ils sont méchans, & qu'ils ont bien merité le mal, qu'ils souffrent. Nous insultons à leur malheur, bien loin de le soulager; & au lieu d'huile & de baume , nous versons du vinaigre dans leurs playes: ne considerans pas, que c'est redoubler nôtre cruauté , & non la iustifier , en aioûtant la calomnie à la rigueur. Car quand ainsi seroit, que l'affligé

auroit esté pire encore, que vous ne le representez; est-ce à dire, que vous n'en deviez point avoir de pitié? Ne devez vous de la compassion qu'aux innocens? Hé bon Dieu! où en serions nous, si le Seigneur & les hommes traittoient ainsi avecque nous? Car qui de nous n'est point coupable? Vous qui reprochez hors de saison les fautes aux pources affligés? en conscience estes vous pur, & sans reproche devant Dieu? Si vous y regardez de pres, vous reconnoistrez, que si vous n'estes miserable, ce n'est pas que vous ne l'ayez aussi bien merité, qu'un autre; mais que c'est que Dieu vous épargne, ou vous reseue peut estre à vn plus rude chârimment. Mais il est mesmes incertain, si celui que vous traittez si mal, est affligé pour les fautes, dont vous l'accusez. Car veu l'impenetrable profondeur des jugemens de Dieu, nul ne peut sçavoir au vray ce qui en est; & d'as l'incertitude, où nous en sommes, le meilleur est de se porter sagement enuers lui, & de iuger moderément de son affliction. Apres tout, le Seigneur ne vous a pas établi inquisiteur, ou iuge de vos freres, pour n'avoir pitié, que de ceux, d'ot vous aurez iustificiez l'innocence.

nocence. Il se reserve cet examen, & l'autorité de le faire. Pour vous, qui estes vn homme infirme, comme les autres, il vous ordonne seulement de considerer, si vos prochains, & sur tout vos freres, sont affligez, & s'ils le sont, d'en auoir pitié: de sentir leur mal aussi viuement; qu'eux-mesmes: & apres ce premier appareil de la compassion, de panser leurs maux avec la main de la benignité, leur departant liberalement vos aumônes, s'ils sont necessiteux: vos instructions, s'ils sont ignorans: vostre credit, & vos assistances, s'ils sont opprimez: & en fin vostre secours, s'ils en ont besoin. Mais comme nous n'auons, que peu, ou point de ressentiment pour les affaires d'autrui: aussi en auôs nous trop pour les nôtres propres. Nôtre interet particulier engloutit tout ce que nous auons de pées, & de passion. Nous ne songeôs qu'à nous: & ces cœurs qui voient secher, languir, & mourir nos freres sans jeter seulement vne larme, ne peuuent souffrir la moindre piqueure en nostre peau sans se troubler, & en estre transpercez de douleur. Cette delicatesse fait, que nous ne pouuons rien supporter. Le chagrin, la

simplicité , le moindre defaut ou de nos gens, ou de nos amis, nous offense. Et bien que nous ayons plus de besoin que personne, de l'équité & de l'indulgence des autres, nous ne pouons rien souffrir d'eux: & imitans en cette partie de nôtre vie la fiere, & extrauagante rigueur de Rome dans ses Conciles, nous excommunications, & anatematizons indifferement tout ce qui nous choque. Et quant aux offenses, que l'on nous fait, nous les mettons si haut, que si l'on nous en croioit, on les tiendroit toutes pour des crimes de leze Majesté, qui ne se peuuent remettre sans injustice, & sans vn notable prejudice de toute la société humaine. De là viennent ces haines, & ces querelles, dont tout est plein au milieu de nous, & qui s'y maitiennent, & s'y perpetüent à la honte de l'Euangile, & au scandale de tout le monde, entre les grâds, & les petits, & mesmes, ô douleur! entre les voisins, & entre les plus proches parens, jusques aux freres, & aux sœurs; ni la communion de la grace, ni celle de la nature n'étant pas capable de ramener à la raison nos reuesches, & indomptables courages. Et bien que cela soit horrible,

ble, si ne faut il pourtant pas s'en étonner. Car la cause en est toute euidente ; à sçauoir l'orgueil , qui a pris la place de cette humilité, que l'Apôtre nous commande. C'est cette fierté , & cette haute opinion, que chacun a de soi-mesme, qui nous red ainsi cruels, & denaturez, insensibles aux maux des affligez , & implacables à ceux, qui nous ont offesez. C'est ce poison, qui éteint parmi nous la douceur & la debonnaireté , la tendresse , & l'humanité , & qui arrache de nos entrailles les sentimens de la charité de Iesus Christ. Remettez y l'humilité, & vous y aurez bien tost rétabli toutes ces diuines vertus. Mais, chers Freres, c'est assez de plaintes; sur tout en vn si bon iour, où apres auoir communié à la table du Seigneur , i'eusse beaucoup mieux aimé louer vos graces , & vos vertus , que reprendre vos vices, & vos defauts. Je vous laisserai donc le soin de les examiner chacû à part vous, sous les yeux de Dieu, & dans le secret de vôtre conscience ; & me contenterai pour la fin de vous exhorter & coniuurer d'obeir desormais à ce commandement de l'Apôtre, & de *vestir* ( comme il vous l'ordonne ) *les entrailles*

de la miséricorde, la benignité, humilité, la  
 debonnaireté, & la patience, vous supportās  
 l'un l'autre, & pardonnans les uns aux au-  
 tres, sil'un a querelle contre l'autre, comme  
 Christ vous a pardonné. C'est ce que vous  
 demandent ce pain, & ce vain sacrez, que  
 vous avez pris, ce matin tous ensemble à  
 la table de Iesus Christ; le simbole de vô-  
 tre vnion, & la liurée de vôtre concorde.  
 Commēt cette couppe mistique n'a-telle  
 point addouci vos cœurs? comment n'a-  
 elle point détrempe vôtre fiel, & vos  
 amertumes? & amolli vos courages? &  
 chassé de vos esprits routes pensées con-  
 traaires à la charité? C'est encore ce que re-  
 quiert de vous ce saint, & glorieux Sei-  
 gneur, qui s'est aujourd'hui communi-  
 qué à vous. Chrétien (dit-il) ie t'ay fait  
 miséricorde, afin que tu en vses enuers les  
 autres. I'ai eu pitié de toy, afin que tu ayes  
 compassion d'eux. Ie t'ay donné ma  
 chair, & mon sang, afin que tu fasses part  
 de tes biens à mes pources membres, qui  
 en ont besoin. Ie suis mort pour toy, afin  
 que tu viues pour eux; & t'ay rassasié du  
 pain du ciel, afin que tu leur distribuës  
 celuy de la terre. Ie t'ay pardonné tes cri-  
 mes, & les ay tous noyez en mon sang,  
 afin

afin que tu leur remettes gayement les offenses, qu'ils t'ont faites. C'est ce que nous dit le Seigneur, Mes Freres. Le nom de *Chrétiens*, que nous portons, & la qualité d'*élus de Dieu, saints, & biē aimez*, qui y est inseparablemēt attachée, nous oblige aussi aux mesmes devoirs. Car avec quel front pouuons nous dire, que nous sommes les élus de Dieu, si nous demeurons encore dans le commerce du monde, & de ses vices? ou les saints, si nous n'auons nulle marque de sa sainteté? ou les bien-aimez, si nous méprisons les commandemens? En fin l'intérest de nostre propre bien, & salut, nous demande encore la mesme chose. Car qu'y a-t-il de plus malheureux, que les ames cruelles, orgueilleuses, fieres, & implacables? que leurs propres vices tourmentent dès maintenant nuit & iour, & que le feu de l'enfer tourmentera eternellement en l'autre siecle? Et qu'y a-t-il au cōtraire de plus beau, & de plus heureux, qu'une Eglise, où regne la pieté & la benignité? l'humilité, la debonnaireté, & la patience; & où ces saintes vertus lient tous les fideles ensemble? C'est là, où l'Eternel a ordonné vie, & benediction à tousiours,

Pf. 133. 3.

comme chante le Psalmiste. C'est là, où il épand les graces, & les consolations de son Esprit durant ce siecle, & où il distribuera en l'autre les couronnes de sa gloire, & de son immortalité. Amen.



SERMON